
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

Didier Castino



L'auteur :

Didier Castino est professeur de lettres à Marseille. Il est l'auteur d'*Après le silence* (Prix du Premier roman 2015 et le Prix Eugène Dabit 2015) et de *Rue Monsieur-le-Prince* (2017).

BIBLIOSIAPHIE :

- *Après le silence*, roman, éditions Liana Levi, 2015
- *Rue Monsieur-le-Prince*, roman, éditions Liana Levi, 2017

Présentation des Livres :

- *Après le silence*, roman, éditions Liana Levi, 2015

Présentation de l'ouvrage :



« *Quand on parle de moi, il y a toujours l'usine. Pas facile de parler d'autre chose.* » Dans un monologue destiné au plus jeune de ses fils, Louis Catella se dévoile.

Mouleur syndicaliste aux Fonderies et Aciéries du Midi, il s'épuise dans la fournaise des pièces à produire et le combat militant. Il raconte aussi la famille, l'amour de Rose, le chahut des garçons, les efforts rageurs pour se payer des vacances ... Une vie d'ouvrier, pas plus, pas moins. Jusqu'au grand silence du 16 juillet 1974.

Louis meurt accidentellement. Et pourtant l'impossible monologue se poursuit, retraçant la vie sans père de ce fils qui n'avait que sept ans au moment du drame. Partagé entre le désir d'échapper à ce fantôme encombrant dont tout le monde tisse l'éloge et la peur de trahir, c'est à lui maintenant de devenir un homme. Ce roman intense brosse la chronique de la France ouvrière des années 60-70, le récit intime de l'absence, la honte et la fierté mêlées des origines.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Télérama*, 12 Septembre 2015, Michel Abescat

Ce livre est une sorte de tombeau de la classe ouvrière. Un hommage bouleversant au père, Louis Catella, entré à l'usine à 16 ans, mort à 43, le 16 juillet 1974, écrasé par une meule de plusieurs tonnes, le crochet défailant du pont roulant ayant fini par céder. Et un cri de révolte, de libération du poids écrasant de cette figure paternelle, héros du travail, ouvrier exemplaire, militant syndical, membre du Parti.

Le fils, tout jeune à l'époque - il n'avait que 7 ans -, le dernier de trois frères, fait parler son père, lui prête des mots qu'il n'aurait peut-être jamais prononcés, le fait parler après sa mort, puis prend la parole à son tour, dialoguant avec le père, avant de se substituer à lui, s'affirmant enfin - « *Je ne suis pas ouvrier et je t'emmerde* ».

Il a fait des études, est propriétaire de sa maison, et a même, une fois, voté à droite. Brillant, sensible, violent, le texte fait entendre le chaos des sentiments et, pêle-mêle, la beauté de la geste ouvrière, la fierté d'une culture, la crasse et la brûlure d'un travail harassant, la fournaise de la fonderie, les corps prématurément usés. Et la cupidité patronale. Il dit, dans la bousculade des phrases, la vie chiche et contrainte, les vacances emportées de haute lutte à force d'économies, la 2 CV, les trois enfants serrés à l'arrière et la bagarre pour ne pas être au milieu à cause de « *la barre qui vous rentre dans le cul* ».

Après le silence qui a suivi la mort du père, le fils s'est enfin délivré du poids de la mémoire. Il ose afficher la honte et la fierté à jamais imbriquées. Premier roman d'une puissance singulière, *Après le silence* est un livre d'amour, profondément marquant.

. Article publié dans *Télérama*, 12 Septembre 2015, Michel Abescat

Ce doit être le 19 ou le 20 juillet 1974. Ce jour-là, dans l'église d'un quartier de Port-Saint-Louis-du-Rhône, Louis Catella est enterré. Il avait 43 ans et trois jeunes garçons.

Le 16 juillet, cet ouvrier des Fonderies et Aciéries du Midi est mort écrasé par un moule de 7 tonnes tombé d'un pont roulant. Dans l'église, César - le curé, pas l'empereur - enterre un ami, un frère, un homme, un camarade, un chrétien. Il dit, ou plutôt il scande : « *On va au travail pour gagner sa vie, non pour la perdre. Le travail, au lieu de grandir l'homme, de l'épanouir, l'avilit. Le travail opprime, il écrase, il tue* » On croirait entendre François - le pape, pas Hollande !

Nous sommes au mitan du (premier) roman de Didier Castino. Jusqu'à présent, Louis Catella a raconté son amour et sa fierté du travail à l'usine dans une sorte de longue lettre posthume adressée à son plus jeune fiston. Tout bascule alors. Avec lui, c'est la France ouvrière que Louis le fondeur enterre. Son monologue parle d'absence, du silence qui a laissé place au boucan des machines. D'une prose à la fois précise, dense et sensible, qui flirte avec la poésie, Castino témoigne sans nostalgie de ce monde qui fut, est et restera ... Le 13 août dernier, à la Fonderie de Denain, un ouvrier de 39 ans est décédé : une tôle lui est tombée dessus.

. Article publié dans *L'Humanité*, 20 Août 2015, Muriel Steinmetz

La parole retrouvée de l'ouvrier mort.

Didier Castino analyse avec précision et tendresse le temps révolu des Trente Glorieuses.

Le premier roman de Didier Castillo (né en 1966) commence là où d'autres s'achèvent : à la mort du héros, Louis Catella, ouvrier de quarante trois ans, écrasé sous un moule de sept tonnes aux Fonderies et Aciéries du Midi, le 16 juillet 1974. Dans la majeure partie du récit, on entend la voix d'outre-tombe de ce fils de maçon alcoolique.

Louis Catella est un homme voué corps et âme à l'usine où il est entré à treize ans « *comme prévu (...), c'est ma vie et je ne peux pas en discuter* ». Il est délégué syndical. Il est communiste et il croit en Dieu. Cela ne plaît pas forcément à son entourage. « *Dieu comme figure de proue de la classe ouvrière* », dit-il.

Cet homme beau et fort est bien conscient que l'usine « *avale tout. Une fois entré, on n'en sort plus.* » Il n'aime pas les bourgeois et se méfie du patron. « *La distance se creuse à mesure que sa fortune augmente et notre épuisement* » dû aux « *coups donnés aux machines, à l'acier* ». Louis Catella est marié à Rose. Il a eu trois enfants qu'il faut nourrir.

Évoquer sans ambages la réalité sociale au fil d'une écriture fluide

Le père parle à son puîné, celui qui n'avait que sept ans au moment de l'accident. Ce fils va prendre la parole à son tour, se substituant avec beaucoup de difficulté à ce géniteur « *si mort* », devenu avec le temps une « *rengaine* » à ressasser ... Didier Castino réussit parfaitement à ressusciter tout une époque – la fin des années soixante-dix – et un milieu ouvrier déçu après cinq semaines d'occupation des usines en 1968. C'était aussi le temps des réunions enfumées à la maison, des affiches, de l'Ami 8 marron mat, des vacances d'été en Savoie, du 45-tours de Johnny et des Gauloises bleues. Le glas de ces années sonne avec l'élection de Giscard.

Didier Castino, qui enseigne les lettres à Marseille, ne s'en tient pas à une simple évocation d'un temps révolu. Si « *les ouvriers n'écrivent pas de livre* », on s'aperçoit en cours de route que c'est le fils qui, depuis le début, réinvente son père et parle de sa bouche après le silence de sa disparition. Lui, qui a pu suivre des études, peut enfin prêter sa voix à celle du père à jamais sans parole. Rares sont les livres de ce type qui évoquent sans ambages la réalité sociale au fil d'une écriture fluide, qui n'épargne jamais l'émotion collective et évoque avec empathie un groupe d'hommes et de femmes blessés dans l'espérance.

. Article publié dans *Livres Hebdo*, 12 Juin 2015, Véronique Rossignol

Le premier roman de Didier Castillo en forme de funérailles intimes et sociales.

Louis Catella est un working class hero. Il est mort le 16 juillet 1974 à 43 ans dans un accident du travail, écrasé sous un moule de plusieurs tonnes aux Fonderies et Aciéries du Midi. Un nom et quelques lignes dans les journaux de l'époque mais un mort de légende pour sa famille et ses proches. Car Louis Catella n'était pas seulement un ouvrier, un syndicaliste engagé, un singulier communiste qui croyait en Dieu. Il était aussi le mari de Rose et le père de trois fils. Et que reste-t-il au plus jeune des enfants, âgé de 7 ans à l'époque, de ce père embaumé dans les récits des autres, pris dans les filets du mythe ?

Didier Castino, l'auteur de ce premier roman, d'une grande force, a choisi de faire parler le mort, de lui faire raconter sa vie à la première personne. Il évoque à l'attention de

l'orphelin ce temps où l'on disait encore « *l'usine* », « *les patrons* », où l'on croyait à *Ce vieux rêve qui bouge*. Le temps des vacances en Savoie, de l'Ami 8 achetée neuve et des grandes grèves pleines d'espoir.

Monologue du père d'abord, le roman glisse vers le dialogue. « *Je suis mort et tu inventes* », apostrophe le défunt. Puis le fils finit par assumer sa place, l'artifice de la reconstitution, les incertains souvenirs de seconde main. Pour remettre le père à sa place. Même si, note-t-il « *Régler mes comptes avec toi, je ne sais pas si c'est possible* ».

Dans cette forme de conversation posthume, *Après le silence* parle de trahison de classe, de culpabilité et de honte sociales, travaillant sur un manque et une colère frustrée qui viennent de loin. Constatant qu'aucun récit ne comble l'absence. Le roman ressemble à des funérailles différées, ces obsèques auxquelles l'enfant n'a pas assisté : le fils enterre à la fois le père et le garçon de 7 ans qu'il était. Enterre l'homme et le symbole. Le fantôme et sa statue. Et Didier Castino, professeur de français à Marseille, signe à 49 ans un beau livre de deuil mais aussi d'affranchissement.

. Article publié dans *Le Figaro Littéraire*, 29 Octobre 2015, Astrid de Larminat

Il fut un temps pas si lointain où les jeunes gens ne se demandaient pas ce qu'ils voulaient faire de leur vie. Il fallait être un homme, voilà tout. Le héros de ce roman, né en 1930, rentra à l'école à dix ans, à l'usine trois ans après. Il n'y avait pas à discuter. Travailler, c'était apprendre un métier. Il y avait de la fierté à cela.

Louis devint ouvrier spécialisé aux Fonderies et Aciéries du Midi et, jusqu'à sa mort, exécuta les mêmes gestes précis et puissants. Ce roman, le premier de Didier Castino, professeur de lettres, raconte la vie de cet homme puis, dans un deuxième temps, celle de son plus jeune enfant.

Au début, c'est Louis qui parle en s'adressant à ce fils - à moins que ce ne soit le fils qui fasse parler le père. *J'aime produire, j'aime être ouvrier, je suis attaché à l'usine*, dit-il. Son expression est gauche, empreinte d'une sorte de douleur impuissante à dire les événements tels qu'il les a vécus. Parce que c'était un temps où on faisait les choses sans le savoir et sans les formuler. Ainsi ça n'est que lorsqu'il tomba amoureux de sa femme qu'il prit conscience de ce qu'aimer voulait dire et dès lors découvrit qu'il aimait sa mère.

Les mots lui arrivent aussi par le Parti communiste. Louis a la particularité de croire au PC et de croire en Dieu. Il fume des Gauloises bleues, il vote Georges Marchais et il prie. Il a découvert au fil des ans, à mesure que son corps s'épuisait au travail, que le patron de son usine n'avait pas plus de considération pour ses ouvriers que pour un engrenage. Alors pour lui, être de gauche, c'est vouloir le bien et le bonheur de tous. Il raconte les grèves de 1968, le sentiment de conduire non pas une révolution mais le combat de Dieu. Le père César, prêtre-ouvrier, essaie de négocier avec le patron qui lui aussi va à la messe.

À l'ombre du père

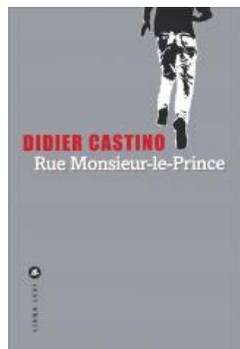
Cette usine à laquelle il s'est donné corps et âme sera son tombeau. Le jour où dix tonnes d'acier lui tombent dessus, son dernier fils n'a que sept ans. L'enfant est tenu à l'écart. On ne lui donne pas les mots pour comprendre ce qui se passe.

Un deuxième roman commence alors, celui de ce garçon qui ne connaîtra son père que par ce que sa famille en dit. Sa mère surtout, qui resta figée dans son souvenir, forgeant la légende de ce mari tant aimé. Le fils devenu adulte prend enfin la parole et raconte comment on grandit avec un père absent mais omniprésent, un père parfait dont on lui a dit qu'il veillait sur lui ce qui veut dire aussi qu'il le surveille sans cesse.

Comment se montrer à la hauteur de ce héros, martyr d'une cause dont le fils ne veut plus ? Car les temps ont changé. Les enfants d'ouvrier ont le droit de poursuivre des études et le choix de sortir de leur condition. Un beau récit qui a l'accent de la sincérité.

-
- *Rue Monsieur-le-Prince*, roman, éditions Liana Levi, 2017

Présentation de l'ouvrage :



Que retenir de sa jeunesse quand elle a filé, quand on se retourne sur les événements qui nous ont façonnés ? Hervé, lui, ne peut oublier l'année 1986. À Aix où il vit, mais aussi à Paris et dans toute la France, les étudiants refusent le projet Devaquet sur la réforme des universités. 86, c'est d'abord l'incroyable élan qui traverse les cortèges des manifestations, la première prise de conscience politique, les slogans scandés, l'amour d'Artémis le temps d'un hiver.

Mais dans la nuit du 5 au 6 décembre, Malik Oussekiné court et meurt sous les coups de la police au 20, rue Monsieur-le-Prince. Et 86 devient le mouvement étudiant foudroyé. Trente ans plus tard, Hervé revient sur ces instants dont les échos l'obsèdent. Quelles autres courses celle de Malik Oussekiné appelle-t-elle ? Quelles racines du mal l'année 86 a-t-elle plantées ?

En restituant au plus près les faits qui ont marqué sa génération, en inventant l'invisible derrière le fait divers, Didier Castino compose un roman fiévreux sur les violences policières et la mémoire commune. Il interroge notre rapport à l'Histoire, nos engagements et nos renoncements.

Extraits de presse :

. Article publié dans *L'Humanité*, 13 Avril 2017, Sophie Joubert

« Avant, ceux qui prônaient des idées racistes se taisaient .»

Dans Rue Monsieur-le-Prince, son deuxième roman, Didier Castino, revient sur l'année 1986, la mort de Malik Oussekinge sous les coups de la police et la montée du Front national. Entretien.

Après le silence (Liana Levi, 2015), récompensé par le prix du premier roman, faisait entendre la voix d'un ouvrier des Fonderies et Aciéries du Midi, mort dans un accident du travail. Le narrateur de *Rue Monsieur-le-Prince*, étudiant à Aix en 1986, monte à Paris pour suivre les manifestations étudiantes contre la loi Devaquet. Trente ans plus tard, il revient sur ses engagements de jeunesse et s'interroge sur ce qu'il nomme « *les racines du mal* » : la montée inexorable du Front national (FN).

Pourquoi revenir aujourd'hui sur l'année 1986 et la mort de Malik Oussekinge ? Est-ce un intérêt ancien ou une volonté de parler au présent des violences policières et de la montée du Front national ?

Pour les personnes de ma génération, 1986 est un moment rare. Par ces vagues de manifestations, la jeunesse s'est sentie exister, elle s'est affranchie. C'était une initiation politique à la fois fulgurante et tragique. La mort de Malik Oussekinge a donné une autre orientation à ce mouvement. C'était aussi une époque où très peu de ceux que l'on nommait « Noirs » ou « Arabes » avaient accès aux études supérieures. Je ne voulais pas écrire sur les violences policières, mais en travaillant sur le sujet, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'un fait de société, et non d'un fait divers.

Le rapport du Défenseur des droits précise que les jeunes « *perçus comme Noirs ou Arabes* » ont vingt fois plus de chances de se faire contrôler. À la suite de l'affaire Théo Luhaka est apparu un schéma assez éloquent : lors des interpellations, ces jeunes sont trois fois plus violentés, insultés, tutoyés. Mon narrateur a vécu les événements de 1986, il a été exalté, puis il a vieilli. J'interroge cette jeunesse perdue, l'engagement, le fait de composer avec ce qui paraissait insoutenable, la perte de la radicalité.

[...] Voulez-vous réincarner Malik Oussekinge, lui donner un corps ?

Il est devenu un nom, mais on ne connaît pas la personne ... Avant lui, les victimes de violences policières étaient anonymes. J'en cite certaines comme Toufik Ouanès, l'enfant tué par balles par son voisin à La Courneuve en 1983, ou Habib Grimzi, tué dans le Bordeaux-Vintimille la même année. Mais quels sont les noms des Algériens jetés dans la Seine le 17 octobre 1961 ? On ne sait rien de Malik Oussekinge, il échappe à son identité, à sa famille.

Au moment des manifestations contre la loi travail, on a parlé du « syndrome Malik Oussekinge ». Il est devenu un fait de société. Son physique, ses

doutes, tout lui échappe, il est désincarné. J'ai beaucoup travaillé sur les images de l'INA, ce corps, ce visage tuméfié, outragé. Ce monde dans le hall d'immeuble minuscule de la rue Monsieur-le-Prince, dans le 6^e arrondissement de Paris. La plaque commémorative est au sol, on marche dessus. Elle n'a pas été mise sur la façade parce que le syndic s'y est opposé de peur que ce symbole draine des manifestations.

Pourquoi faites-vous, à la fin du livre, une liste des victimes de violences policières ?

J'ai voulu leur donner un nom et un prénom. Je lisais, pendant l'écriture, *le Convoi du 24 janvier*, de Charlotte Delbo. Le livre est constitué de brèves notices sur chacune des deux cent trente déportées du convoi parti de Compiègne vers Auschwitz. Quarante-neuf ont survécu. L'idée de la liste finale, qui s'achève sur Adama Traoré, vient de là. Elle est interminable.

Quelle a été votre formation politique ?

J'ai participé à quelques manifestations mais j'étais surtout spectateur de l'engagement de mes proches. Je n'arrivais pas à trouver une place. Je suis né dans une famille communiste et chrétienne, la lutte syndicale et politique avait un sens : l'idée de changer le monde. J'ai des frères qui ont repris le flambeau syndical. Les combats se menaient au quotidien. C'était le côté noble de la politique, la solidarité. 1986 représente ces valeurs de justice, de fraternité. Pour moi, la discrimination a toujours été gravissime. S'il y a un seul motif pour lequel je me battrais en littérature, c'est celui-là.

Comment avez-vous commencé à écrire ?

Le point de départ est la mort de mon père, dans un accident de travail en usine. J'avais 10 ans. C'est le sujet de mon premier roman, *Après le silence*. C'est le seul élément réel du livre. Le travail était associé à la mort du père. Très tôt, je me suis dit que je devais le raconter, trouver les mots, l'aisance pour pouvoir en parler. Cela a pris du temps puisque j'ai écrit ce premier roman à 48 ans. Après cette rupture initiale, j'ai rencontré des textes qui m'ont donné envie d'écrire. Claude Simon, que j'ai lu à l'université et d'abord trouvé illisible, Koltès. Un texte est une bataille. J'ai compris *l'Étranger* à 30 ans. C'est la même chose pour Faulkner : il m'a appris la polyphonie, les limites du langage, la manière dont quelque chose d'à priori incorrect peut devenir poétique. Par rapport à mes origines familiales, le livre était essentiel. J'ai toujours vu ma mère lire. Essayer d'écrire était une difficulté supplémentaire à laquelle j'ai voulu m'atteler.

À la fin de Rue Monsieur-le-Prince, le narrateur s'interroge sur l'engagement, que signifie ce mot pour vous ?

C'est le fait de rester vigilant, exigeant sur ce qu'est l'humanité. J'aime le mot de dignité. L'engagement est ce qui va dans le sens de l'humain. En écrivant ce texte, je n'ai pas eu l'impression de lutter contre les violences policières, mais oui, les intellectuels ont un devoir et ils ont les mots : il ne faut pas qu'ils les utilisent mal.

. Article publié dans *L'Humanité*, 30 Mars 2017, Jean-Claude Lebrun

Succédant au très remarqué *Après le silence*, ce deuxième livre se place dans le sillage de Charlotte Delbo et d'Aragon portés en épigraphe. Le retour sur une prise de conscience politique, comme la complexité d'un engagement avec pour invariable horizon la perte des illusions et la découverte de « *l'atroce champ de bataille après le repas de noces*», constituent en effet le cœur de ce récit incisif, à l'écriture douloureusement tendue.

Novembre et décembre 1986, les étudiants descendent en masse dans les rues contre le projet de loi Devaquet de sélection à l'entrée des universités et de mise en concurrence de celles-ci. Parmi eux, Hervé, le narrateur maintenant professeur de lettres, qui participait aux manifestations à Marseille et à Aix. Pour lui, une soudaine ouverture du regard, la perception toute neuve d'une inscription dans un plus vaste champ qu'il ne soupçonnait pas. Et simultanément, avec la rencontre de la ténébreuse Artémis pendant une assemblée générale, les premiers troubles du sentiment amoureux.

Ces sortes d'expériences fondatrices vont parfois de pair. Mais dans la nuit du 6 décembre, à Paris, derrière une porte cochère au 20, rue Monsieur-le-Prince, des voltigeurs motorisés de Pandraud et Pasqua frappent à mort Malik Oussekin, 22 ans, qui sortait d'un club de jazz.

La rencontre avec l'Histoire cesse alors pour Hervé de se jouer sur le mode romantique. Didier Castino, qui manifestement prête à son personnage beaucoup de lui-même, trente ans après revient sur le moment où la conscience doit intégrer cette dimension tragique pour ne plus jamais s'en départir.

Dans l'ombre portée de Malik Oussekin se lèvent alors dans son récit tous ces autres, d'hier et d'aujourd'hui, « *Algériens, Juifs, Noirs, qui ont dû courir aussi pour échapper à leur sort.* » Des pages haletantes, d'un réalisme noir, restituent la course du jeune homme, incarnation de tous les réprouvés, pour échapper à ses poursuivants. Et une interrogation se fait jour : quoi de neuf depuis 1986, qu'est devenu le bel élan collectif, comment faire vivre encore les engagements d'antan ?

Une amertume affleure, indissociable d'une lucidité nouvelle, dans ce roman d'une génération en même temps que de la mémoire commune. Évitant avec brio les embûches d'un texte théorique et désincarné, Didier Castino dans la coulée même du romanesque donne à percevoir la profondeur et l'exigence d'une réflexion terriblement actuelle.

. Article publié dans le magazine *Page*, Printemps 2017, Sarah Gastel

Auteur du remarquable Après le silence qui laissait entendre la voix ouvrière, Didier Castino interroge notre mémoire commune et nos engagements.

1986. Les étudiants se révoltent contre le projet Devaquet sur la réforme des universités. Le timide Hervé, en quête de certitudes, participe aux manifestations. Sit-in enflammés, slogans rythmés, premières prises de conscience politiques.

Le temps d'un hiver, sur fond de chronique sociale, c'est la course d'un jeune homme qui souhaite s'inscrire dans la marche de l'Histoire qui est racontée. Mais dans la nuit du 5 au 6 décembre, au 20 rue Monsieur-le-Prince, Malik Oussekiné, après une course-poursuite, meurt sous les coups de la police.

Le mouvement étudiant se termine dans la stupeur. Trente ans après les faits, Hervé revient sur ces événements qui marquèrent toute une génération. Car *Rue Monsieur-le-Prince* ne se circonscrit pas au seul roman de formation. Hommage aux victimes de violences policières qui restitue l'émotion collective, c'est aussi une réflexion inquiète et passionnée sur les répétitions qui font l'Histoire et sur ce qui nous unit : la montée des extrêmes et du racisme ordinaire.

Didier Castino est un éveilleur de conscience qui dessille les paupières de ses lecteurs et qui montre que « *le mal vient souvent de la parole avec laquelle on prend trop de liberté* ».

. Article publié dans le Mensuel culturel *Zibeline*, Mars / Avril 2017, Fred Robert

Rue Monsieur-le-Prince, le deuxième roman de Didier Castino, est d'abord une histoire de courses. Celles que court Victor, le frère du narrateur. Celles qu'Hervé, le narrateur, ne court et ne courra jamais. Celles surtout que l'Histoire a retenues : courses des Juifs tentant d'échapper aux SS, courses des Algériens dans Paris en octobre 1961, courses dans les townships de Soweto ...

Toutes ces courses pour essayer de ne pas mourir « *Quand on court on n'a pas le choix* » affirme Hervé. Dans la nuit du 6 décembre 1986, Malik Oussekiné n'a pas eu le choix. Alors « *il faut un récit pour Malik Oussekiné* », pour « *raconter sa course [...] ce laps de temps où sa vie a basculé. Depuis le jazz jusqu'aux coups qui continueront quand il sera mort, écroulé sur le sol, seulement cinq minutes. [...] retenir cette nuit, ralentir la course, l'empêcher de filer et transformer les cinq minutes en une éternité.* »

Le narrateur ne court pas, il raconte. « *Seuls nos récits existent* » écrivait déjà Castino dans *Après le silence*, son très remarqué premier roman. Qu'en est-il de celui-ci ? Roman d'apprentissage (premières revendications, premiers émois) ? Chronique des révoltes étudiantes liées au projet Devaquet ? Réécriture fictionnelle d'une terrible bavure policière (selon le point de vue de la victime, du témoin principal, mais aussi du jeune voltigeur motoporté) ? Réflexion sur la perte des utopies, la montée des extrêmes, le racisme ordinaire ?

Le roman mêle habilement les genres. Le narrateur (toute ressemblance avec l'auteur n'est sans doute pas fortuite) porte une parole forte, pour ne pas oublier les « *racines du*

mal, un mal qui s'est assis sur nos bancs en 1986, un mal qu'on a combattu, puis qu'on a fini par accepter ... »

Cet Hervé, qui ne cesse de répéter qu'il n'est pas dans l'Histoire, nous fait entrer dans la sienne, qui est aussi la nôtre. Et la longue liste des victimes qui clôt le livre - le dernier nom est celui d'Adama Traoré - égraine « *des noms qui nous appellent, qui nous rappellent à eux* ». Écrire pour consigner, se souvenir, tenter de circonscrire le mal.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ RÉgional
DU LIVRe